

**MESSAGE DU DOYEN DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN POUR
LE DIMANCHE DES RAMEAUX, LE 5 AVRIL 2020**



Depuis mon enfance, mes parents plaçaient sur la table du petit déjeuner chaque dimanche des Rameaux, un petit bougeoir en forme d'âne qui a beaucoup « vécu ». Il a perdu de son vernis dans toute l'acceptation du mot. En l'observant de plus près, on se rend compte qu'il a été acheté durant des vacances d'été au Danemark. Mais depuis, plus personne dans la famille ne sait où et quand exactement. Mon épouse et moi en avons hérité et lorsque nous sommes à la maison, l'âne trouve toujours sa place sur la table du petit-déjeuner du dimanche des Rameaux.

La semaine sainte commence le dimanche des Rameaux et nous repensons aux étapes de la Passion de Jésus. En ces jours de printemps, il ne nous est pas facile de les évoquer tant notre vie est a priori si différente de celle d'un Juif de Galilée qui, tout d'abord, est accueilli avec enthousiasme à Jérusalem pour ensuite être brutalement mis à mort. D'ordinaire nous refoulons (pour des raisons tout à fait concevables) les moments horribles de l'arrestation, du procès et de l'exécution de Jésus. En effet l'étouffement sur la croix était lent et atroce car les délinquants s'épuisaient en se soutenant par les pieds et en redressant leur corps pour pouvoir ainsi reprendre de l'air et continuer à respirer.

Au début de la dernière semaine de la vie de Jésus commémorée le dimanche des Rameaux, tout paraissait bien différent. Presque tous les évangiles racontent qu'une foule nombreuse était venue aux portes de la ville de Jérusalem pour acclamer Jésus et voyait en lui celui que la Bible nomme le Prince de paix. C'est en Prince de paix messianique qu'il agit d'ailleurs quand il chasse les marchands et les changeurs du vestibule du temple, ces derniers étaient pourtant essentiels à la bonne organisation du culte dans le temple. Au début de la semaine, Jésus de Nazareth confronte – pour être bref – ces personnes avec la prétention toute spéciale d'agir à la place de Dieu et suscite en une semaine aussi bien des approbations passionnées que des rejets tout aussi passionnés jusqu'à son arrestation, sa condamnation et sa crucifixion.

Lorsque je suis à Jérusalem (comme cela a été souvent le cas depuis les années 80 du siècle dernier) et que j'essaie de me remémorer cette dernière semaine de la vie de Jésus, il me semble plus facile de le faire sur place qu'au milieu de la vie quotidienne berlinoise. Lorsque l'on suit la procession du dimanche des Rameaux à Jérusalem, qui année après année nous conduit jusqu'à la vieille ville en passant par le Mont des Oliviers et la vallée du Cédron, il semble aisé de s'imaginer une foule bruyante qui un jour crie : « Hosanna » et le lendemain : « Crucifiez-le ». Je suis là, physiquement, au coeur de l'événement. De prime abord, il semble plus facile d'évoquer la passion de Jésus en Terre Sainte : il y a quelques années, je me tenais devant un groupe ; pendant de longues minutes, je tenais dans ma paume le seul vestige archéologique d'une crucifixion – un os du talon à travers lequel un long clou avait été mal enfoncé, à tel point que les soldats romains ne pouvaient l'en retirer pour le réutiliser après la mort du délinquant comme c'était le cas pour les crucifixions. Combien grande devait être la douleur, lorsqu'on plantait un tel clou dans l'os.

Cette année pour la première fois, les choses se déroulent bien différemment pour moi. Bien que le petit âne danois avec sa bougie sur le dos ne soit pas très vivant et que notre petit-déjeuner le jour des Rameaux en 2020 à Berlin ne ressemble en rien à une procession bruyante de groupes de scouts arabes chrétiens, la crise actuelle me fait penser qu'il est plus aisé aujourd'hui de méditer sur les derniers jours de la vie de Jésus que dans le tumulte berlinois habituel. Cette année, la ville est plus calme que d'habitude. J'entends beaucoup plus clairement les cloches qui appellent à la prière. Un agenda peu chargé me permet de consacrer du temps à la lecture des textes du récit de la Passion. Mais avant toute chose, il m'apparaît, encore plus clairement que d'habitude, combien mon propre présent est décrit dans les textes anciens. Combien de fois ai-je crié « Hosanna » ou « Crucifiez-le » au lieu de réfléchir quelques instants et de rester silencieux et peut-être même d'ordonner de cesser ces hurlements ? Combien de fois ai-je fait cela sans au moins essayer de faire cesser de tels hurlements ? Ai-je reconnu les signes du temps et compris à quoi je devais m'en tenir ? Ou bien, est-ce que, après quelques jours, je ressens le même inconfort que les habitants de Jérusalem lorsqu'ils voyaient Jésus de Nazareth, tout comme je ressens une atteinte à ma paix lorsque j'entends l'égrainement des heures sonné par l'horloge ? Il n'est pas nécessaire de faire partie de ceux qui veulent éliminer les auteurs de trouble pour s'identifier au comportement du plus grand nombre. Nombreux parmi nous ne peuvent oublier la façon dont Bach, dans sa Passion selon Saint-Mathieu, donne au chœur l'occasion de chanter l'angoissante question « Seigneur, est-ce moi ? » et le calme qui s'empare de la foule excitée

lorsqu'elle entonne un cantique de Paul Gerhardt qui commence de façon percutante : « C'est moi ». Je souhaite également le chanter lorsque je l'entendrai dans les prochains jours et pas seulement parce que je l'ai si souvent entendu. Je le pense et le ressens aussi.

Mais si nous prenons un peu de recul ces jours-ci, il devient tout à fait clair que les événements intervenus durant la semaine de la Passion parlent de nous à maints égards : la propagation du virus corona montre bien plus clairement que d'habitude que nous pouvons tous mourir en une semaine - dans le contexte d'une pandémie qui n'est en aucun cas limitée aux groupes de personnes à risque classiques que sont les personnes âgées ou les personnes déjà malades. De nos jours, la mort côtoie notre vie quotidienne : si des parents, des proches ou des amis doivent mourir ces jours-ci, pourrions-nous les revoir et leur dire au revoir ? Dans l'histoire de la Passion rapportée dans les évangiles, le mourant est abandonné par presque tout le monde. Il est donc d'autant plus important qu'il y ait du personnel médical partout dans notre pays, et que dans de telles circonstances, il ne se contente pas de s'occuper des problèmes de santé.

Nous marchons en ce moment sur un chemin avec Jésus de Nazareth et les terribles circonstances de ce chemin nous rapprochent plus que jamais. Nous sommes inquiets, nous avons peur pour la vie des personnes qui nous sont chères et probablement aussi pour notre propre vie, nous cherchons du réconfort et des personnes qui peuvent nous consoler. Une partie de la très ancienne tradition du souvenir de la Passion, de la souffrance et de la mort de Jésus, veut que l'image de Jésus mourant puisse nous réconforter, nous qui avons peur. C'est une tradition médiévale que les réformateurs et surtout Martin Luther ont reprise et qui appartient donc à l'héritage œcuménique du christianisme. Paul Gerhardt a exprimé dans le dernier verset de l'un de ses célèbres chorals, comment se souvenir de Jésus mourant sur la croix peut consoler :

Erscheine mir zum Schilde, / Zum Trost in meinem Tod, / Und laß mich sehn dein Bilde / In deiner Kreuzesnot! / Da will ich nach dir blicken, / Da will ich glaubensvoll / Dich fest an mein Herz drücken. / Wer so stirbt, der stirbt wohl.

Apparais-moi comme un bouclier, / Pour me consoler dans ma mort, / Et laisse-moi voir ton image / Dans ta détresse sur la croix ! / Là, je te regarderai, / Là, je te regarderai avec foi / Et je te serrerai fermement contre mon cœur. / Celui qui meurt de cette façon meurt bien.

Je peux peut-être trouver en regardant la croix un réconfort dans mes soucis et mes craintes, car il me devient évident que quelqu'un a déjà traversé pour moi la mort avec toutes ses horreurs et n'a finalement pas péri dans cette mort. Il est mort pour moi, pour que je n'aie pas à périr lors de ma mort, pour que je puisse espérer et réconforter les autres. En tout cas, je ne peux ressentir réellement et profondément la consolation de ce message que si je ne m'éloigne pas des terribles images de la Passion, et c'est plus facile que d'habitude, en ce moment. Et même le petit âne de mon enfance, un peu usé et légèrement abîmé, m'aide soudain à prendre conscience que, tout comme lorsque je lis le récit de l'entrée de Jésus à Jérusalem, le vernis s'effrite et que la situation se détériore. Alors le petit âne devient très grand.

Je souhaite à tous ceux qui liront ces lignes, de tout cœur, une bienheureuse Semaine sainte et une semaine où la réflexion sur la souffrance et la mort de Jésus puissent nous apporter le réconfort dont nous avons tant besoin en ces jours difficiles. Un réconfort dont ont particulièrement besoin ceux qui travaillent de toutes leurs forces pour les malades et les mourants de nos jours. Restez en bonne santé, corps et âme !

Christoph Marksches, Doyen de l'Ordre